

Le récit de voyage de Susan Wallace chez les Pueblos (1888) et les vestiges d'un exotisme finissant

Susanne BERTHIER-FOGLAR- Université de Savoie

Susan Wallace voyagea dans le Sud-Ouest des États-Unis, à partir de la fin des années 1870, un peu plus de trente ans après la conquête de la région par son pays. Elle fait partie des premiers touristes américains qui commençaient à affluer vers une région exotique qu'il devenait facile d'atteindre grâce au chemin de fer dont la ligne avançait continuellement vers le Nouveau-Mexique. Susan Wallace était une touriste lettrée, qui vint rendre visite à son mari, le général Lewis « Lew » Wallace, vétéran de la guerre américano-mexicaine et de la guerre de Sécession. En 1878, celui-ci venait d'être nommé par Washington au poste de gouverneur territorial du Nouveau-Mexique. Le pays connaissait alors une véritable guerre entre deux factions américaines, les éleveurs de bétail, qui avaient découvert le potentiel économique de la région, et les fermiers, plus anciennement établis. Le sud du Nouveau-Mexique était à feu et à sang (White, 344-345). Billy the Kid était alors un meurtrier recherché, emprisonné, évadé et finalement tué par le shérif Pat Garrett. La corruption avait atteint un niveau tel que dans les cercles politiques on appelait cette entente entre les décideurs et les groupes d'intérêt le *Santa Fe Ring*, la bande de Santa Fe (Limerick, 85).

Dans ce contexte dangereux, Susan Wallace n'habita pas en permanence à Santa Fe mais elle y fit au moins deux longs séjours avant la démission de son mari qui devint, en 1881, ambassadeur des États-Unis auprès de l'Empire Ottoman à Istanbul, où il vécut alors avec sa femme jusqu'en 1885. Les Wallace étaient des érudits et le général se passionnait plus pour la littérature que pour la politique. À Santa Fe, installé dans le Palais des Gouverneurs, il mit la touche finale à son roman, *Ben-Hur*, qu'il publia en 1880 et réalisa quelques illustrations pour l'ouvrage de sa femme, *The Land of the Pueblos* (1888, *Le Pays des Pueblos*¹), récit de voyage qui connut un grand succès et qui fut réédité quatre fois en huit ans (Wallace, 5).

Le Nouveau-Mexique a fasciné les visiteurs américains depuis le XIX^e siècle, et ce bien avant que le pays ne fût officiellement incorporé dans le territoire des États-Unis. Le grand classique parmi les récits de voyage, le premier guide touristique et commercial de la région, reste le *Commerce of the Prairies* de Josiah Gregg, publié en 1844. Cet ouvrage donne des renseignements sur la géopolitique du pays et a servi de modèle à tous les voyageurs et rédacteurs de récits de voyage qui ont suivi. Si Susan Wallace s'est inspirée de Gregg, elle n'en a pas le côté factuel. L'intérêt de *Land of the Pueblos* réside dans la mythification de la région et de Santa Fe, ville qu'elle imaginait, à tort, être la capitale d'un ancien empire pueblo, le « lieu où danse le soleil » (6-7). Elle pensait que le gouvernement territorial américain était installé dans l'ancien centre historique des Pueblos, alors que le choix de Santa Fe comme capitale espagnole ne s'est fait qu'en 1610, pour des raisons politiques, afin d'installer le pouvoir colonial à l'écart des autochtones. En outre, Susan Wallace a

une curieuse façon d'appréhender la réalité par un jeu d'oppositions dichotomiques et parfois manichéennes : elle écrit une chose et son contraire, elle construit et déconstruit et finalement décrit en même temps le décor et l'envers du décor. Santa Fe est ainsi « investie d'un romantisme indescriptible et de la séduction poétique attachée à tout ce qui est étranger et inconnu ». Puis elle décrit une ville terreuse et sombre, avec des bâtiments d'un étage qui entourent une place centrale, la *plaza* sur laquelle se trouve le Palais des Gouverneurs qui est la résidence de fonction de son époux. Les ruelles sont à peine assez larges pour que deux chariots s'y croisent. L'envolée poétique se termine par une exclamation ironique : « et c'est donc ça, la ville historique... une ville désordonnée, envahie par des chiens faméliques », une ville qui ressemble à « une vaste briqueterie » et qui « déprime le voyageur au dernier degré » (13-14). La longue histoire du pays, appropriée par les Américains en même temps que le territoire, ce qui permet de plonger leurs racines, par l'Espagne interposée, jusque dans les dernières années du Moyen-Âge européen, est présentée sous son jour le plus négatif. Elle commence dans le bain de sang par lequel les *conquistadors* espagnols auraient baptisé la ville de la Sainte-Foi avant que des Indiens n'égorgeaient des franciscains sur l'autel des premières églises (Wallace, 15).

L'anthropologue de la destinée manifeste

Comme tous les voyageurs de son siècle elle s'essaye à l'anthropologie sans avoir les connaissances requises, mais avec une érudition suffisante pour que tout ce qu'elle voit lui rappelle un ailleurs lointain : la vallée de Santa Fe ressemble à la Palestine, d'ailleurs la région était la Terre Promise des Espagnols ; dans les déserts, elle voit les steppes de Mongolie ; dans les montagnes, elle imagine les Alpes ; parmi les pueblos elle reconnaît Babylone et la Sion biblique, d'ailleurs les Pueblos ressemblent aux Juifs d'Orient, aux Égyptiens, aux Romains, voire aux Chinois et aux Mongols. Dans leur culture et leur façon d'être, elle cherche à conforter ses comparaisons mais finit par écrire qu'ils ressemblent aussi aux oiseaux du ciel et aux castors des rivières « vu qu'on ne peut rien leur apprendre » (46).

Les tentatives de recherche anthropologique de Susan Wallace se sont heurtées en premier lieu au problème de la langue. À une époque où l'anthropologue Frank Cushing travaillait chez les Zunis et avait appris leur langue, il semble curieux d'affirmer que les langues pueblos n'ont pas de grammaire, que leur absence d'écriture empêche la comparaison avec d'autres langues et que, finalement, cette langue qui reste incomprise est la forme la plus primitive de la parole humaine (Wallace, 45). D'ailleurs le nombre même des langues pueblos reste flou dans le récit et Susan Wallace parle d'une seule langue et parfois de trois ou de plusieurs « dialectes » (27). Elle affirme qu'à Santo Domingo on parle le « San Domingan » (55) et qu'elle ne connaît que très peu cette langue, alors qu'il s'agit d'un pueblo de langue keresane. Elle tente pourtant de décrire « la » langue pueblo et désespère de ne pas pouvoir y trouver les catégories de l'anglais, « les prépositions, les articles, les conjonctions, les pronoms relatifs et les modes et temps des verbes ». Elle conclut que cette langue est donc « extrêmement pauvre » (38-39) et que l'élève découragée (probablement elle-même) tâtonne dans le noir à la recherche d'informations et de règles (38).

Sa description anthropologique se fait donc en l'absence de communication, depuis le porche (*portal*) du Palais des Gouverneurs :

Devant ma fenêtre passe en ce moment une jeune Indienne de Tesuque, un pueblo situé à une douzaine de kilomètres de Santa Fe. Telle la bien-aimée du Cantique des Cantiques, elle est sombre de peau, mais elle est belle, assise à califourchon sur son âne, sans selle ni bride, défiant tous les préjugés de la ville. Toujours vêtue de couleurs vives, elle salue les passants de la tête en les gratifiant d'un large sourire qui découvre ses dents si blanches ; nous l'appelons Bright Alfarata, en souvenir des paroles de la chanson *Blue Juniata*, bien que l'interprète nous dise qu'elle s'appelle en réalité *Poy-ye*, la Lune-qui-se-lève. Je ne comprends pas sa langue, ni elle la mienne, mais je lui fais signe. Elle saute de son âne avec la souplesse gracieuse d'une antilope et vient vers moi en me tendant sa main fine et mince, comme un bronze florentin, puis s'assoit sur le rebord de la fenêtre et, dans l'ombre du *portal*, nous conversons dans un silence que les jeunes amoureux appellent éloquent. Son âne ne s'échappe pas mais l'attend patiemment, comme l'agneau, auquel il ressemble d'aspect et de caractère, en mâchant quelques brins d'herbe qui poussent le long de l'*acequia*. Je pense que sa maîtresse doit être une dame de haut rang, peut-être la fille d'un *cacique* ; son port est si altier, ce qui est inhabituel pour une Indienne, et elle est si richement parée d'un collier de pervenches. Elle porte des mocassins souples, des « chaussures du silence », qui ne cachent pas ses jolis pieds délicats, des jambières en peau de daim, une jupe jusqu'au-dessous des genoux et une chemise en coton. Elle est tête nue. Ses cheveux de jais, fraîchement lavés avec de la mousse d'*amole*, sont brillants, frangés sur le front et attachés derrière les oreilles en deux chignons en forme de roues qui ressemblent à des anses de tasses, la coiffure typique des jeunes filles, aujourd'hui, comme il y a trois siècles. Sur le front, attaché par une cordelette rouge, elle porte un pendentif en nacre. C'est probablement ce type d'ornement que les premiers conquistadors aux yeux écarquillés et aux cœurs cupides ont pris pour des perles précieuses et de l'opale. Notre beauté pueblo est drapée dans une étole telle que les jeunes filles décrites par Castañeda n'en ont jamais rêvée, une cape ondulante apportée par la marche du progrès. Elle est vêtue d'une jolie couverture qui, jetée par-dessus son épaule gauche et attachée sous son gracieux bras droit, laisse voir en son centre de gros caractères tissés qui affichent « U.S. ». (32-33)

Cet extrait résume l'ambiguïté de Susan Wallace face aux Pueblos. Elle décrit une belle jeune fille habillée de façon agréablement exotique et surtout avec une décence toute victorienne, mais cette dernière s'assoit comme un homme sur son âne, et non en amazone. Dans un riche mélange de signes, la jeune fille est l'amoureuse biblique du Cantique des Cantiques, elle a des cheveux fraîchement lavés et coiffés avec soin, mais elle est aussi animale par sa comparaison avec l'antilope et objet par sa ressemblance à un bronze florentin ainsi que par la facilité avec laquelle on lui attribue un nom sans tenir compte de son avis. L'Américaine en profite pour donner son appréciation peu flatteuse sur les *conquistadors* qui avaient pris la nacre pour des perles, ou des pierres précieuses, et avaient basé leur conquête du Nouveau-Mexique, des Sept Cités d'Or de Cibola, sur des promesses de richesses imaginaires. Mais Susan Wallace ne peut s'empêcher de nous présenter l'envers du décor, le châle de la jeune fille, une couverture marquée U.S., à la fois signe d'une prise de possession américaine des Pueblos et pur produit de la destinée manifeste qui finit son avancée à travers le continent.

Dans son style typique, où elle mélange le mythe et sa destruction, Susan Wallace décrit aussi un *cacique* pueblo, sous le prétexte de montrer qu'il existe des gouvernements tribaux. Elle n'a pas à aller loin car elle voit déambuler fièrement les caciques dans les rues de Santa Fe « comme s'ils étaient des chefs de tribus aussi peuplées qu'il y a de grains de sable sur la plage, de feuilles dans la forêt, d'étoiles dans les cieux », clin d'œil au discours « indien » de Fennimore Cooper. Le chef indien, vêtu d'un pantalon en peau de daim et de jambières frangées, porte une chemise en cotonnade rose qui flotte à l'air mais « le soleil est son père et la terre est sa mère », ce qui lui permet de ne pas se soucier de son apparence (42). On note que le trivial et le ridicule (la chemise rose qui flotte), opposés aux caractéristiques vestimentaires plus traditionnelles et au discours cosmogonique « indien », sont des outils efficaces pour dénigrer les prétentions territoriales des autochtones.

Le succès de ce récit auprès du lectorat américain vient certainement des descriptions des Indiens, en qui elle voit des peuples simples et pacifiques qui n'ont pratiquement pas changé depuis leur premier contact avec l'homme blanc et qui vivent encore à l'âge de pierre. Ils possèdent la terre en commun et elle en conclut qu'ils sont donc « communistes ». Elle les décrit toutefois sous des traits qui doivent les rendre sympathiques à ses lecteurs et dans les Zunis elle voit des Yankees parmi les Pueblos ; capables de produire tout ce dont ils ont besoin, ils sont économes, ordonnés et propres ; enfin, « ils sont propres pour des Indiens », écrit-elle, ce qui casse un peu l'effet de la comparaison. En outre, elle met en garde le lecteur contre l'enchantement et le mystère créés par la distance et elle affirme que la réalité est moins glorieuse. Il semble que Susan Wallace s'acharne à détruire le mythe de la région.

Pour Susan Wallace, l'histoire des Pueblos commence en 1528, avec l'expédition vers la Floride de Panfilo de Narvaez armé de chiens de chasse, de chaînes et de fers à marquer les esclaves, doté des pleins pouvoirs pour asservir ou tuer les indigènes. À cette caricature de la « légende noire » de la conquête espagnole s'opposent les quatre survivants de l'expédition, menés par Cabeza de Vaca, véritable Ulysse de l'Ouest, figure chevaleresque et noble dont elle propose une relecture (16-17). À travers les écrits de l'Espagnol, elle nous donne sa propre vision des Indiens, une vision typique de l'Amérique de la fin du XIX^e siècle. Cette vision projetée sur le passé est en fait celle par laquelle l'Amérique perçoit les Indiens en général et les Pueblos en particulier, un peuple honorable, mais finissant.

Après plusieurs années de péripéties dans les profondeurs du continent américain, Cabeza de Vaca atteint, selon Susan Wallace, le pays des Pueblos. À l'époque où celle-ci écrivait *Land of the Pueblos*, l'Amérique finissait de conquérir le continent. La réécriture de l'histoire de Cabeza de Vaca et son appropriation par les Américains fait partie de la « destinée manifeste ». Inclure dans l'histoire américaine ce *conquistador* atypique qui, par son errance, avait échappé à l'emprise de la couronne espagnole, revient à revendiquer l'histoire coloniale de l'Espagne. Chaque État, de la Floride, au Texas et au Nouveau-Mexique, a ainsi voulu ancrer son existence dans un passé colonial lointain et posséder son propre tronçon du trajet de Cabeza de Vaca à travers le continent. En 1888, l'étude géographique de la *Relación*, le récit de Cabeza de Vaca, n'avait pas encore été approfondie et Susan Wallace situait le trajet plus au nord qu'on ne le pense aujourd'hui (Chipman, 1-13 ; Adorno et Pautz, 318-319).

Pour faire pendant à l'image positive d'un *conquistador* charismatique, les Pueblos sont présentés comme une tribu plus civilisée que toutes les autres. On remarque qu'il s'agit là d'une lecture des Pueblos et de Cabeza de Vaca à la fois américaine et féministe selon laquelle Cabeza de Vaca serait un véritable chevalier et les Pueblos un modèle de civilisation. Pour Susan Wallace, toute tribu qui traitait ses femmes de façon correcte était civilisée. Alors que l'Amérique imaginait les Indiennes comme des bêtes de trait, les femmes pueblos étaient bien considérées par leur tribu, soigneusement vêtues, d'un exotisme en accord avec la morale victorienne, avec des châles en coton tissé, des robes jusqu'au genoux, des jambières en peau de daim et des mocassins. Signe suprême de civilisation, ces vêtements étaient lavés avec de la saponaire (Wallace, 18). Le message est que les Pueblos font déjà partie de l'Amérique, il suffit simplement de poursuivre leur acculturation en cours.

Le rôle chamanique des survivants du groupe de Cabeza de Vaca est présenté sous un jour messianique. Les aveugles venaient retrouver la vue, les malades la santé et les mères amenaient leurs jeunes enfants pour une bénédiction. Les Espagnols furent reçus avec une hospitalité rustique et les Indiens les approvisionnèrent en gibier, en courges et en maïs de leurs jardins. Autres signes de civilisation, qui ne manquèrent pas d'impressionner Susan Wallace à une époque où le pouvoir américain faisait pression pour que les Indiens abandonnent leur vie de chasseurs nomades, ces Pueblos étaient cultivateurs et cuisaient leur pain (Wallace, 19). Pour Susan Wallace, Cabeza de Vaca aurait ainsi traversé la totalité du territoire pueblo trouvant partout des Indiens ordonnés, économes et accueillants, professant en fait des valeurs typiquement puritaines et victorienne (19-20). Pour preuve de la véracité du témoignage de Cabeza de Vaca dans la *Relación*, Susan Wallace relève un élément de la culture pueblo qu'elle a pu observer elle-même, la chasse aux lièvres pratiquée en groupe avec une sorte de boomerang. Elle pense que si cet élément du discours est vrai, les autres le sont aussi (19). Accessoirement, elle ne mentionne pas le flamboyant Esteban, l'esclave noir qui dans le groupe de Cabeza de Vaca servait d'éclaireur et qui accompagna ensuite l'explorateur Marcos de Niza vers les sept Cités d'Or de Cibola. À l'époque où, aux États-Unis, les lois de ségrégation raciale se mettaient en place, Esteban ne correspondait pas à l'image typique qu'on se faisait alors du conquérant de l'Ouest et il est évacué du récit de Susan Wallace comme étant simplement « un des compagnons de Cabeza de Vaca » (19-21).

Susan Wallace poursuit son histoire de l'intégration des Pueblos dans le pays. Lors de la conquête américaine, ces Indiens furent les premiers alliés du général Kearny de l'Armée de l'Ouest qu'ils auraient aidé dans sa poursuite des Indiens nomades. Ils sont ensuite devenus citoyens américains et ils font partie des peuples « les plus industriels, utiles et ordonnés » de la Frontière (31-43). Il ne s'agit pas ici de mythification mais de réalisme car, si on les compare aux Blancs qui se battaient dans les années 1880 dans le comté de Lincoln, les Pueblos étaient en effet des citoyens modèles.

Elle met alors le doigt sur ce qu'elle imagine être une faille de la culture pueblo, leur « absence d'histoire », une affirmation qu'elle répète tout au long de son récit. L'histoire des Pueblos sous l'occupation espagnole, mexicaine ou américaine ne semble pas être considérée comme l'histoire pueblo mais, selon la perspective

ethnocentrique des puissances coloniales, comme celle de la conquête, minimisant ainsi le rôle des peuples autochtones. En fait Susan Wallace est marquée par la conviction de son époque selon laquelle les peuples dits « primitifs » sont statiques. Elle se soucie donc peu de savoir si les têtes de flèche qu'elle trouve dans des ruines pueblos ont cent ou mille ans, car elle est convaincue que, de toutes façons, « l'homme rouge n'a pas d'histoire » (50).

La vue de ruines, qui sont souvent le but de ses excursions au Nouveau-Mexique, ne lui fait pas non plus imaginer une histoire des peuples qui les ont habitées. Tout au plus admet-elle l'existence d'une « fière lignée » dont descendraient les Pueblos. Même lorsqu'elle mentionne les ossements indiens du Mississippi, qui auraient, selon elle, cent mille ans, elle nie l'existence d'une histoire indienne (106-107). En fait, cette « absence d'histoire », qui revient comme un leitmotiv, est liée à la gêne qu'elle éprouve devant une culture de l'oral, sans archives, basée simplement sur une mémoire qu'elle imagine défaillante et que l'oralité rend confuse (235).

Comment, dans un tel contexte de négation de leur histoire, peut-on lire la réalité de la situation des Pueblos dans *Land of the Pueblos* ? Pour Susan Wallace, la voix des Pueblos est inexistante car liée à une absence de l'écrit. Le handicap est lourd car « ils ne possèdent même pas la plus fruste écriture hiéroglyphique » (31). Leurs pictogrammes et leurs graphismes ne sont que « des zigzags insignifiants », des « signes sans valeur », « des lignes bizarres » (273) ; elle ne leur trouve aucun sens, tout en concédant paradoxalement qu'il s'agit de « symboles religieux » (40), fait qu'elle ne commente pas. Cette absence de compréhension de la langue nécessite de passer par un interprète pour parler aux Pueblos, ce que Susan Wallace ne semble faire que rarement. Elle est pourtant invitée à des cérémonies, des danses pueblos accompagnées de musique et de paroles chantées. Il s'agit de la partie publique de ces cérémonies, celle où la présence de personnes externes à la tribu est autorisée (44-45). La voix indienne qu'elle en rapporte est peu mélodieuse. Susan Wallace n'entend que des cris et des hurlements et lorsqu'elle discerne des instruments de musique, elle les ressent comme une torture. Les battements des tambours sont, pour elle, des masses qui s'abattent et les flûtes des sifflets qui brisent son tympan ; l'ensemble est un tintamarre barbare (53-56).

Si elle n'apprécia pas le rituel pueblo, le fait qu'il soit décrit prouve au moins qu'une riche vie cérémonielle existait chez les Indiens du Rio Grande dans les années 1880. L'auteure était consciente d'une forte emprise de la religion traditionnelle chez les Pueblos et elle comprend que ces derniers ne sont catholiques que pour la forme et qu'ils sont en réalité des « païens baptisés » (45). Malgré ses *a priori* sur la musique, elle ne juge pas scandaleuse cette semi-conversion au christianisme. Elle trouve simplement curieux leur catholicisme teinté de religion traditionnelle (263) et comprend que les missions protestantes n'aient pas plus de succès et « se heurtent à un mur » (45) dans leur travail d'évangélisation des Pueblos. Elle note que les Indiens préfèrent retourner à leurs *kivas*, qui existent dans tous les pueblos, et se tourner vers leurs cérémonies traditionnelles malgré tous les efforts missionnaires (44-47). Toutefois, elle interprète mal les rituels, tente de comparer la danse des kachinas – « des contorsions, des sauts » (47) – dont elle n'a qu'une description de seconde main, aux danses de salon européennes. Elle est déçue de ne pas y reconnaître des traces de mazurka, de polka et de valse mais comprend qu'il doit y avoir une signification plus profonde puisque la suppression de ces danses aurait

causé la révolte de 1680 (47). Elle tente de décrire la mythologie pueblo, à la fois « romaine, grecque, germanique et arthurienne » (243), voit les Indiens comme des adorateurs panthéistes du soleil, de la lune, des sources sacrées (130-132) et comprend qu'ils n'ont aucune raison de croire en un enfer chrétien ni même d'ailleurs à un Dieu dont les disciples les ont si bien massacrés (123-124).

De manière déformée, les Pueblos sont donc réellement présents dans le texte de Susan Wallace mais l'auteure n'arrivait pas à les comprendre car elle ne trouvait pas de sens à leurs fables (131) et aux silences dont étaient emplis leurs cérémonies (263). Elle voulait bien admettre que quelque chose lui échappait, parce qu'il n'y « a pas de mythe sans une parcelle de sens » et que les croyances ne sont pas « de simples fantasmes » (262). Elle déplorait l'absence de communication des Pueblos et leur « stupide politique du secret » (37) et elle sentait que la réponse à ses questions devait se trouver dans les kivas, des espaces réservés aux hommes, aux membres de sociétés cérémonielles spécifiques. Forte de cette conviction, elle tenta, par tous les moyens, d'accéder à ces « misérables petites chapelles » et de comprendre leur secret par elle-même.

Lors d'une longue visite à une famille de Tesuque, pendant laquelle Susan Wallace usa de trésors de politesse avec ses hôtes, « mangeant de petites pommes soigneusement frottées avec la peau de mouton recouvrant le berceau du bébé », discutant des récoltes, de la fabrication des poteries, admirant leur chromolithographie criarde de la Vierge, elle demanda finalement à visiter la kiva. Le cacique du village finit par accepter. D'emblée, le discours se place dans une relation coloniale car ce chef n'a qu'un surnom, Hiawatha, donné par les Américains, ce qui prouve bien que l'on considérait alors que les Indiens étaient interchangeables, puisqu'on avait attribué à ce Pueblo le nom d'un chef mythique des Iroquois, immortalisé dans le poème de Henry Wadsworth Longfellow (*The Song of Hiawatha*, 1855).

Elle décrit ensuite la visite de ce qui lui semblait être un poulailler, un enclos de quelques mètres carrés au toit effondré abritant des corbeaux. C'était une kiva abandonnée. La femme du chef rit aux larmes devant la déception de l'apprentie anthropologue. Dans le récit qui suit, Susan Wallace rapporte, sur un mode qui se veut comique, et qui lui permet encore d'afficher sa supériorité, la conversation, en espagnol, par laquelle elle tenta de soutirer à ses hôtes des informations sur cette kiva. À toutes les questions, même celles auxquelles la réponse ne pouvait être que oui ou non, ces derniers répondent « si señora ». Ils ne sont même pas sensibles à la promesse d'un « beau collier de perles bleues », dont elle ne précise pas s'il s'agit de turquoises ou de verroterie. Dans cette discussion, que Susan Wallace qualifie ironiquement de « plaisir intellectuel » pour tenter de faire bonne figure, l'Indien est finalement victorieux (264-265).

Cependant, l'existence des Pueblos est mise en péril par la destinée manifeste des Américains en voie d'occuper la totalité du continent. Cette avancée est symbolisée par la construction de la voie ferrée qui a permis à Susan Wallace d'atteindre Trinidad, dans le Colorado, lors du premier voyage qu'elle raconte dans son ouvrage ; la voiture à cheval qu'elle avait empruntée ensuite jusqu'à Santa Fe était digne « des tortures que devait infliger en son temps l'Inquisiteur Torquemada aux hérétiques » (11-12). À la fin du XIX^e siècle, le chemin de fer représente, pour le

monde occidental, l'âge des machines et la victoire de la science, de la technologie, du progrès et de la raison sur l'obscurantisme (Wallace, 233). Pour Susan Wallace, « les elfes et les fantômes » (96), de même que les « anciennes superstitions » (266), fuient devant la locomotive. L'arrivée du train signifie pour elle l'avènement du « réel » et « le sifflet de la locomotive brise les illusions » (221). Plus sournoisement, elle écrit, dans un discours qui se veut neutre, que la ligne du chemin de fer accélèrera la division et la vente des terres indiennes (94-95). Susan Wallace a conscience qu'elle est un visiteur privilégié de la région avant son incorporation dans le réseau des transports transcontinentaux qui ne manqueront pas de dénaturer les Pueblos, c'est même la raison de son écriture. Cependant, alors qu'on s'attend à un éloge de la destinée manifeste, elle ne se fait aucune illusion sur la civilisation anglo-américaine qui s'implante, et le camp du chantier du chemin de fer, qu'elle visite lors d'une excursion dans la région de Santa Fe, est jonché d'ordures, « véritable témoignage de la supériorité de la civilisation américaine », ce que corrobore le baraquement délabré qui sert de bar, le *Sweet Home Saloon* (94).

Avec son attitude ambivalente qui souffle le chaud et le froid, Susan Wallace se pose en démystificatrice de l'Ouest ; elle présente le décor tout en décrivant dans la foulée son envers. Alors qu'elle raconte avec un certain plaisir ses séjours et ses voyages dans une région encore sauvage, elle veut que son regard soit clinique. Selon elle, il n'y a rien à voir dans l'Ouest et l'imaginaire du citoyen occidental lointain mythifie les Indiens (37). Je ne peux m'empêcher de rapprocher cette affirmation des descriptions réalistes que Sherman Alexie, Indien Spokane et Cœur d'Alene, fait des réserves de son Nord-Ouest natal, plus un siècle après elle (Alexie, *The Toughest Indian in the World*). Les nombreuses ruines n'ont pour Susan Wallace plus rien de mystérieux et elles les trouve surtout assez laides (225-229, 232-233). Elles n'ont même pas le mérite d'avoir été construites par les Aztèques, et elle n'y voit que des fortifications sommaires édifiées par un clan pour se protéger des tribus nomades, voire des « pigeoniers » (26-29).

Elle admet que les Pueblos ont eu une période plus faste, mais, signe de l'emprise du darwinisme social alors en vigueur, leur culture aurait commencé à décliner avant l'arrivée des Espagnols, étant donné qu'ils n'ont pas su résister à l'envahisseur (244-245). En 1880, elle affirme que le visiteur peut voir ce déclin de ses propres yeux, la démographie en est un témoin mais aussi l'attitude des Pueblos, incapables d'agir, presque « morts », les descendants décrépits des « nobles Aztèques » (106, 236). Ils ont fait leur temps, leur civilisation s'éteint doucement (39). Certaines preuves avancées ne sont que les signes d'une acculturation qui progresse. Ainsi, la qualité de leur poterie n'est plus ce qu'elle était (Wallace, 91), mais ce déclin apparent est dû à l'arrivée du pot de fer tellement plus pratique et rapidement adopté par les Indiens. Les pueblos ruinés témoigneraient d'une extension ancienne des peuples aujourd'hui déclinants (Wallace, 40), ce qui n'est que partiellement vrai puisque les mouvements de population, dus à la pression des Européens et aux raids athapasques, ont été fréquents et ne permettent pas toujours de conclure à un déclin démographique. Implicitement, Susan Wallace tient le discours de la vitalité de la « race » anglo-saxonne, typique de « l'anglosaxonisme » conquérant du XIX^e siècle.

Les Pueblos n'existent plus

Malgré la destinée manifeste, représentée par l'avancée inexorable du chemin de fer, de la technologie et de la « raison » – ce qu'elle considère comme un progrès – Susan Wallace déplore la situation des peuples conquis, aussi bien indiens que mexicain, qui expliquerait leur air brisé et apathique, ainsi que leur résistance au changement (62-63, 167). Le texte nous livre, par moments, une perspective autochtone de la conquête du continent avec une description de « l'influence destructrice de la civilisation européenne » (45). Susan Wallace va jusqu'à écrire que « l'histoire ne connaît pas de tragédie plus profonde que l'invasion étrangère de l'Amérique du Nord » et que les Pueblos restent les vrais propriétaires de la terre (162). En accord avec son habitude d'écrire une chose et son contraire, alors qu'elle vient de présenter une critique très radicale de la conquête, elle se lance dans une satire du droit de la découverte en décrivant une excursion au sud de Santa Fe où les participants (américains) cherchent un endroit pour leur repas champêtre et, après l'avoir trouvé, déclarent qu'il leur appartient « de par le droit de la découverte » (91-92), paraphrasant l'arrêt *Johson v. MacIntosh* (21 U.S. (8 Wheat.) 543, 1823) par lequel la Cour Suprême décida que les Cherokees avaient certes un droit à la terre mais que celle-ci avait été découverte par les Européens qui avaient donc un droit supérieur.

Dans le texte, les Pueblos sont par moments occultés par une vision américaine et occidentale de leur culture. D'une part Susan Wallace les décrit à travers le filtre du féminisme de la fin du XIX^e siècle, et il était alors courant de considérer les hommes indiens comme des sauvages qui terrorisaient leurs femmes, en faisaient de véritables esclaves (270, 279), leur polygamie ayant sûrement influencé l'attitude américaine à cet égard. Ce discours généraliste contredit ce que l'auteure avait écrit à propos du rapport de Cabeza de Vaca selon lequel les femmes y étaient bien traitées, mais Susan Wallace travaille dans la contradiction. Elle ajoute que, même dans les années 1880, aucune jeune fille pueblo n'était mariée contre son gré et que ces peuples sont monogames (277-278). Néanmoins, le discours type sur le machisme indien refait surface et Susan Wallace déplore l'absence de réunions de suffragettes dans le territoire du Nouveau-Mexique (69) et souhaite ardemment « traîner le noble indien devant une convention pour les droits de la femme ». D'autre part, la culture pueblo est vue par le biais d'une autre qui se dit « supérieure ». Selon la femme du gouverneur territorial, cette différence est mise en lumière d'une façon assez pragmatique lorsqu'on compare une porcelaine Wedgwood et une jarre à eau pueblo (235). Toutefois, malgré cet argument ethnocentrique, Susan Wallace affirme, avec ironie, que les Pueblos « savent tout » et qu'on ne peut donc rien apprendre à ces « philosophes drapés d'une couverture » qui pensent « que le monde civilisé est jaloux de leur savoir » (37-38). Involontairement, et de façon détournée, elle se fait ici l'écho de la volonté pueblo. Dans ces dernières décennies du XIX^e siècle, ces peuples qu'elle considérait si primitifs et obtus utilisaient toutes les possibilités que leur offrait la législation pour retrouver leur territoire et le défendre contre les agressions externes. Ils luttaient aussi pour récupérer leurs enfants, envoyés de force dans les pensionnats.

Contrairement aux tenants du polygénisme qui croyaient que l'humanité descendait de plusieurs mères originelles (Horsman, 140, 152), Susan Wallace admet une Eve unique (85) et affirme qu'Américains et Indiens font partie de la même humanité (107, 131). Selon cette théorie évolutionniste, les Indiens seraient à un stade de développement moins avancé et, comme tous les humains, ils portent en eux les questionnements sur leur origine et finalement un sens du divin (261-263). Remontant plus loin encore, en terrain controversé, elle observe les origines simiesques des Indiens, mais finalement de l'humanité entière, dans la manière dont une mère de la tribu maricopa porte son bébé sur la hanche et le laisse s'accrocher où il peut, dans une position « qui met merveilleusement en évidence le chaînon manquant » (267), c'est-à-dire l'être humain qui se trouve un peu plus près du singe que l'homme moderne. On voit apparaître un côté moins ethnocentrique et plus ouvert de Susan Wallace qui sait regarder ses compatriotes avec un œil neuf. Nous avons vu qu'elle avoue ne pas comprendre les mythes et légendes des tribus mais elle fait remarquer que le mythe principal des États-Unis, qui consiste à adorer un bout de tissu bleu, blanc, rouge et bordé d'or n'est pas plus compréhensible vu de l'extérieur (131).

Toutefois, dans l'ensemble, les Pueblos n'existent plus pour Susan Wallace; à quelques pages d'intervalle, on lit d'abord qu'il y en a « au moins 20.000 » (31) puis « presque 10.000 » (38), mais les chiffres n'ont finalement plus d'importance car la décrue démographique est amorcée. Si le titre de l'ouvrage reste *Le Pays des Pueblos*, ce n'est déjà plus vrai; le Nouveau-Mexique est devenu le pays des Gringos américains, d'ailleurs le gouverneur, Lew Wallace, avait été nommé par Washington pour mettre de l'ordre dans les affaires des nouveaux propriétaires du territoire, et les Pueblos ne faisaient pas partie de ses préoccupations. Cependant, malgré la destruction du mythe de l'Indien qu'opère le récit de Susan Wallace, le texte nourrit une forme de propagande en faveur d'un tourisme de l'Ouest et de tout ce qu'il représente: Indiens, paysages, cérémonies exotiques, chercheurs d'or et hors-la-loi. Pour Joy Kasson, qui a travaillé sur le mythe de Buffalo Bill (Kasson, 7), et Richard Slotkin, l'historien de l'Ouest (Slotkin, 15), cette mythification de l'histoire à peine révolue est typique de la fin du XIX^e siècle; les Américains avaient alors conscience de vivre une époque de leur expansion territoriale à la fois extraordinaire et finissante. Pour Susan Wallace, le rôle des Pueblos s'inscrit dans ce contexte et elle concède qu'ils restent une inspiration intéressante pour les poètes et les archéologues (32).

Par ailleurs, le récit de Susan Wallace reflète les débuts du primitivisme, l'attrait qu'éprouvent les Occidentaux urbains pour les cultures exotiques et archaïques, et qui deviendra apparent dans le Sud-Ouest dans les années 1920. Lorsque Susan Wallace affirme sur un ton léger, et sans grande rigueur anthropologique, qu'elle est « tentée d'honorer le dieu des Pueblos par une danse du soleil » (62), qu'elle est « une adoratrice du soleil » (200), que « sur la voie lactée marchent les dieux invisibles » (147) et qu'à Santa Fe elle est sous la protection de la « Terre Mère », tout en étant « plus proche du ciel » (7), elle préfigure un avenir *New Age* de la région, d'autant plus qu'elle et ses amis américains parodient un rituel indien lors d'une sortie dans la nature (209). Malgré des éléments en accord avec la sensibilité du XXI^e siècle, Susan Wallace n'est pas une auteure à la mode aujourd'hui; ses écrits dérangent aussi bien les Pueblos que les Occidentaux. Les uns comme les

autres veulent savoir que les Pueblos existent et qu'ils ont toujours existé. Si dans les années 1880, les Pueblos n'existaient déjà plus, que sont-ils aujourd'hui ?

Bibliographie

- Adorno, Rolena, and Patrick Charles Pautz. *Alvar Nuñez Cabeza De Vaca, His Account, His Life, and the Expedition of Panfilo De Narvaez*. Vol. 1,2,3. Lincoln: University of Nebraska Press, 1999.
- Alexie, Sherman. *The Toughest Indian in the World*. New York: Atlantic Monthly Press, 2000.
- Chipman, Donald E. "In Search of Cabeza De Vaca's Route across Texas: An Historiographical Survey." *Southwestern Historical Quarterly (Texas State Historical Association)*. October (1987): 1-13.
- Gregg, Josiah. *Commerce of the Prairies*. 1844. Kansas Collection Books http://www.ukans.edu/carrie/kancoll/books/gregg_viewed_05-01-2006.
- Horsman, Reginald. *Race and Manifest Destiny. The Origins of American Anglo-Saxonism*. Cambridge, Massachusetts: Harvard University Press, 1981.
- Kasson, Joy. *Buffalo Bill's Wild West. Celebrity, Memory, and Popular History*. New York: Hill and Wang, 2000.
- Limerick, Patricia Nelson. *The Legacy of Conquest. The Unbroken Past of the American West*. New York: Norton, 1987. 1988.
- Slotkin, Richard. *The Fatal Environment. The Myth of the Frontier in the Age of Industrialization, 1800-1890*. Norman: University of Oklahoma Press, 1985. 1994.
- Wallace, Susan E. *The Land of the Pueblos*. New York: John B. Alden, 1888.
- White, Richard. *'It's Your Misfortune and None of My Own'. A New History of the American West*. Norman: University of Oklahoma Press, 1991. 1993.

¹ Les Pueblos (majuscule) sont les peuples et les pueblos (minuscule) sont leurs villages.